Presque en France

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 45

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-207236

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

POGET ET LO COMMANDANT

L'IRE à l'avant réîuva dè Mordze.

Lo commandant Baud l'avâi tzi li on bon diablio dè vôlet, bon sordâ, bon ovrâi, qu'îre rein patet à l'ovradzo, mâ que bevessâi quoque verro contrè la granta sâiti.

A la vi que lo commandant l'u bouélâ : « Garde à vous, fixe ! » ie vi Poget qu'îre tot einmourdzî et que trabetzîvè su sè tsambè.

— Poget, t'î remé soû, te mè fâ vergogne. Te faut astou fotre lo can, au bin mè vé tè fére fuselhî ! dese dinse lo commandant.

— Se vo mè féde fuselhî, que lâi fâ ein pllio-rein lo pouro Poget, mè vé tot drâi mè néyî.

— Fâ pas lo fou, tè dio, vin déman tzi mè, melebaugro. (Câ lo commandant l'avâi pouâire de vaire s'n ovrâ sè fotre à l'idie dein lo port dè Mordze).

Lou leindéman, Poget s'ein allâ à la carrâïe dau commandant, iô resta bin onna boun' haure.

Tota la senanna, lè dzein dau veladzo demandiran à Poget : « Et pu, que t'a-t-e de, que t'a-t-e fé, lo commandant? »

— Ma rein de dau tot ; m'a baillî à bâire et à medzî à mô que vau-to dau bouilli, dau rûti, dâi tant bounè z'affére au sucro, vo dio.

DJAN-DANIET.

Définition. — L'amour est une affaire sérieuse qu'on a la fâcheuse habitude de traiter par dessous la jambe.

A côté du bonheur. — Rien d'étonnant à ce qu'il n'y ait pas plus de bonheur en ce monde : il y a si peu de gens qui aiment à vivre dans le silence et l'ombre.

Un sage n'a-t-il pas dit : « Pour vivre heureux, vivons caché. »

LE PARNASSE AUX PETITS FOURS

Vous vous souvenez du nom de Ragueneau, le célèbre pâtissier parisien du XVII^e^ siècle ?... Mais oui, vous savez bien, Ragueneau, dont parle Rostand dans son *Cyrano de Bergerac :*

Moi, j'aime Ragueneau, et défends, dame Lise,
Que quelqu'un, en ce lieu, le ridicoculise...

Vous y êtes, maintenant ? A la bonne heure.

Eh bien, donc, Ragueneau tenait boutique dans la rue Saint-Honoré, entre la rue de l'Arbre-Sec et le Palais-Royal. Sa pâtisserie était achalandée de poètes, de comédiens et d'ivrognes, par le double voisinage de la Comédie française et de la *Croix du Trahoir*, un cabaret où se vendaient en détail les vins muscats et des Canaries.

De ces deux clientèles, Ragueneau préférait celle des poètes et des comédiens. Ils payaient mal, c'est vrai, mais ils parlaient si bien !

Au bout d'un long crédit, le fameux pâtissier n'obtenait souvent des gens de théâtre qu'un misérable billet de faveur pour aller applaudir Molière.

De leur côté, les poètes n'apportaient le plus souvent comme à-compte que l'indigeste collection de leurs œuvres complètes pour envelopper les gâteaux et les brioches.

Mais Ragueneau aimait cette monnaie-là. A force même d'en recevoir de pareille, à force de fréquenter le théâtre et de dépecer dans sa boutique les œuvres de ses illustres pratiques, le goût des vers le prit. Lui aussi se mit à rimer. On ne le trouva plus que rêvassant dans son comptoir, se grattant le front, comptant ses hémistiches sur ses doigts ; enfin, pétrissant un sonnet en même temps qu'un godiveau, et donnant chaque jour par fournée les quatrains, les sixains, les madrigaux, comme les petits pâtés. Seulement les petits pâtés étaient excellents et les vers détestables.

Les poètes, ses clients, à qui il faisait savourer ses doubles productions et qui riaient des unes en croquant les autres, ne s'en amusèrent que mieux.

L'un d'eux, un comédien-poète, Charles Beys, que Ragueneau avait pris surtout pour confident de sa muse, et qui cultivait précieusement sa manie comme un inépuisable fonds de bonne mangeaille et de bonnes plaisanteries, le tout gratis, Charles Beys engoua plus que personne le pauvre sot de son propre mérite.

— Vous êtes Apollon fait pâtissier, disait-il à Ragueneau.

— Ah ! monsieur.

— Que je sois pendu si je mens ! Vous êtes un homme unique. Je connais dans la rue Grenelle-Saint-Honoré un certain Quinault, fils de boulanger, qui veut faire comme vous, et qui est déjà une assez bonne pâte de rimeur ; il tourne fort bien, ma foi, les vers d'opéra ; il a bien quatre ou cinq cents mots bien dorés et bien saupoudrés qu'il blute, qu'il sasse, ressasse et qu'il pétrit le mieux du monde... Mais vrai, ce n'est rien auprès de vous ; son mérite ne vous va pas à la cheville.

— Pourtant !

— Non, par ma foi ! Tenez, mons Ragueneau, vous êtes pour les gens de pâte ce qu'est Adam Billault, le menuisier de Nevers, pour les gens de rabot et de varlope... Ah ! ne vous en défendez pas, vous le valez...

Et Ragueneau faisait alors une petite moue modeste, la plus drôle du monde. Et Beys, pour réprimer un sourire, avalait d'une bouchée le plus beau gâteau, pris dans la plus belle assiette.

— Tenez, reprenait-il en faisant claquer sa langue, si j'étais que de vous, j'enverrais un cartel à ce menuisier rimeur.

— Un cartel ?

— Un cartel poétique, s'entend, pour montrer un peu son béjaune à ce faiseur de coffres.

— Il est bien illustre, M. Beys !

— Vous méritez de l'être plus que lui ; vous êtes trop modeste, mon brave Ragueneau. Mais, que diable, il faut concilier sa modestie avec son mérite. Laissez-moi faire, je vais écrire en votre nom, et de bonne encre, un sonnet à maître Adam, où je lui ferai savoir... tout en le flattant...

— A la bonne heure

— Qu'il n'est pas seul poète entre les artisans et qu'enfin, s'il est du bois dont on fait les rimeurs, vous êtes, vous, un brave pâtissier, vous êtes de ceux pour qui chauffe le four d'Apollon.

Le lendemain, Beys revint de bonne heure à la boutique de Ragueneau, et après avoir savouré deux ou trois brioches et autant de darioles pour se parfumer la bouche, il lut ce qui suit au pâtissier épanoui :

A maître Adam, le menuisier,
pour Ragueneau, le pâtissier.

SONNET

Je croyais estre seul entre les artisans
Qui fust favorisé des dons de Calliope ;
Mais je me range, Adam, parmi tes partisans
Et veux que mon rouleau le cède à ta varlope.

Je commence à connoître après plus de dix ans,
Que dessous-moi Pegase est un cheval qui choppe.
Je vais donc mestre en pâte et perdrix et faisans
Et contre mon fourgon me noircir en cyclope.

Puisque c'est ton métier de fréquenter la cour,
Donne-moi tes outils pour échauffer mon four ;
Je te laisse Hippocrène et n'en veux boire goutte.

Tu souffriras pourtant que je me flatte un peu :
Avecque plus de bruit tu travailles sans doute,
Mais pour moi je travaille avecque plus de feu.

Ce sonnet, on s'en aperçut bien vite, était une flatterie à double tranchant, et Beys — ceci n'est pas à son avantage — l'avait plutôt fait à l'intention d'Adam Billault, son ami, qu'à celle de Ragueneau, qui n'était que son plastron. Mais ce dernier n'y vit rien. En récompense, il laissa le gourmand comédien s'indigérer deux mois durant sans cesse ni relâche avec les plus fines friandises de sa boutique.

A ce train-là, Ragueneau pouvait bien devenir fameux, ridicule même, mais riche point du tout. Son étalage se dégarnissait gratis et sa bourse ne s'emplissait pas.

Bien plus, grâce à ses distractions poétiques, Ragueneau, souvent, salait trop ses sauces, pétrissait mal sa pâte, chauffait trop son four.

Ses bonnes pratiques le quittèrent peu à peu. Un beau jour, il était ruiné. Les amis étaient partis, les recors arrivèrent. On le coiffa du bonnet vert comme banqueroutier, et on le jeta en prison. Il n'en sortit qu'au bout d'un an.

« Il voulut publier ses vers, raconte d'Assoucy, qui avait été de ses amis, mais il ne trouva dans Paris aucun poète qui le voulût nourrir à son tour, et aucun pâtissier qui, sur un de ses sonnets, voulût lui faire crédit seulement d'un pâté. Il sortit donc de Paris avec sa femme et ses enfants, lui cinquième, en comptant un petit âne tout chargé de ses œuvres, pour aller chercher fortune au Languedoc, où il fut reçu dans une troupe de comédiens qui avait besoin d'un homme pour faire un personnage de suisse, où, quoique son rôle fût tout au plus de quatre vers, il s'en acquitta si bien qu'en moins d'un an il acquit la réputation du plus mauvais comédien du monde ; de sorte que les comédiens, ne sachant à quoi l'employer, le voulurent faire moucheur de chandelles ; mais il ne voulut point accepter cette condition, comme répugnante à l'honneur et à la qualité de poète.

» Depuis, ne pouvant résister à la force de ses destins, je l'ai vu avec une autre troupe, mouchant les chandelles fort proprement. Voilà le destin des fous quand ils se font poètes, et des poètes quand ils deviennent fous. »

Pour un ancien ami, d'Assoucy est vraiment par trop gouailleur et dur ; il eût mieux fait assurément de venir en aide à celui dont il avait longtemps payé en monnaie de poète les brioches et les petits pâtés.

La morale de tout ceci est que Ragueneau le pâtissier, en lâchant son four où il faisait merveille, pour Pégase, qui le désarçonna, vieillit et mourut moucheur de chandelles.

Et que de Ragueneau, dans le monde !

L'oreiller conciliateur. — Un vieux pasteur, aussi spirituel que bon chrétien, et qui connaissait bien l'humanité, avait coutume de dire, lorsqu'on lui faisait part de quelque querelle de ménage survenue dans sa paroisse :

« Si ce sont de vieilles gens, j'irai les rapatrier, s'il est possible. Si ce sont de jeunes gens, ils n'ont pas besoin de mon ministère : cela se réconciliera sur le chevet. »

Déception. — Madame ***, qui a la toquade de fréquenter les hommes célèbres, apprend un jour que quelques-uns d'entre eux dînent chez une de ses connaissances.

Elle se fait inviter, impatiente d'entendre des choses extraordinaires.

Au dessert, elle est encore bredouille. Les hommes célèbres, qui sont des hommes avant tout, ont surtout pensé à savourer le repas succulent qui leur est offert.

Alors, se tournant vers son voisin, la dame demande :

— Quand commenceront-ils ?

Presque en France. — Etes-vous allé en France ? demandait-on à M. Patet.

— A peu près.

— Comment, à peu près ?

— Oui, je suis allé à Ouchy ; la France, c'est en face.
